

Warlomont, Maurice
Jeanne Bijou

MAX WALLER

JEANNE BIJOU

PIÈCE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A BRUXELLES

SUR LE

THÉATRE DE « L'ALCAZAR ROYAL »

LE 6 FÉVRIER 1886



BRUXELLES
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1886



DU MÊME AUTEUR :

LA VIE BÊTE, avec une préface de Camille Lemonnier et une eau-forte de Théodore Hannon.

L'AMOUR FANTASQUE, nouvelles.

LE BAISER, nouvelles, avec un dessin de Fernand Khnopff.

LE SALON DE BRUXELLES 1884. Critique.

LYSIANE DE LYSIAS.

EN PRÉPARATION :

LA FLUTE A SIEBEL, vers.



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE BROCHURE :

150 *exemplaires sur papier teinté;*
20 *exemplaires sur grand papier de Hollande, numérotés;*
1 *exemplaire sur papier du Japon.*

L'Etoile belge a dit de *Jeanne Bijou* que c'« est une comédie pleine d'inexpérience ».

Le Journal de Bruxelles a dit que « la charpente scénique laisse à désirer ».

L'Indépendance belge a dit que c'est « un esprit d'écriture fait avec des maniérismes calligraphiques ».

La Chronique a dit que « cela n'a que des rapports assez éloignés avec ce qu'on est convenu d'appeler le théâtre ».

La Nation a dit que « ces trois actes ont toute la faiblesse d'un début ».

La Gazette a dit que « ce qui s'y passe n'a guère semblé intéressant ».

Le Peuple a dit que c'est une pièce « ratée, absolument ratée ».

La Réforme a dit que « c'est plein de maladresses . »

Une grosse dame, qui s'y connaît, paraît-il, en théâtre, a laissé tomber de sa loge ces mots : « l'outrecuidance de faire jouer cette pièce n'a d'égale que l'outrecuidance de l'écrire ».

Si, après cela, je me mettais à défendre la charpente de *Jeanne Bijou*, je mériterais des coups; au demeurant, tous mes confrères de la presse ont eu, à côté de sévérités fort justes, des indulgences et des excuses dont je les remercie de tout cœur.

Un seul a dit : « Ce n'est même pas écrit en français ! »

Pour ceux qui penseraient comme lui je publie ma comédie; je sais qu'il faut dix mauvaises pièces sifflées avant une applaudie, mais si je ne défends pas *Jeanne Bijou* au point de vue scénique, si j'en reconnais aujourd'hui toutes les naïvetés, je me défends au moins lorsqu'il s'agit de la forme littéraire.

M. W.

9 février 1886.

PERSONNAGES

Albert de Morteroche	MM.	Robert.
Gaston de Cléry		Denerty.
Le baron Friedmann		Verneuil.
Le major Barine		Jussieu.
Jeanne Bijou	MMes	Darcourt.
Christine de Morteroche		Rosa Bell.
Mariette		Jussieu.

Directeur : B. Depaire fils

Mise en scène de M. Dervilly, régisseur général

La scène se passe de nos jours

JEANNE BIJOU

PIÈCE EN TROIS ACTES

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE BIJOU, ALBERT DE MORTEROCHE

JEANNE

Alors, c'est vrai ; après deux mois, vous voilà déjà fatigué de la distraction du mariage et vous revenez chez Jeanne Bijou pour y tromper votre femme ! Mais c'est de la folie, mon cher !

ALBERT

De la folie, soit ; c'est mon excuse. Voyons, Jeanne, je ne vous étais pas indifférent autrefois. Vous...

JEANNE

Prenez garde, vous allez vous vanter.

ALBERT (s'approchant)

Ainsi, vous ne m'aimez plus du tout ?

JEANNE

Non, cher comte, plus du tout, vous conviendez que c'est mon droit ; Vrai ! vous êtes charmants, vous autres ! On vous aime, on vous dorlote, on vous donne tout ce qu'on a, en regrettant de ne pas vous donner ce qu'on n'a pas..... ou ce qu'on n'a plus ; cela vous réjouit fort, vous êtes contents, vous jouez aux pachas, vous vous blottissez frileusement dans le

velours et le satin de notre cœur ; puis, un beau jour, il vous semble avoir encore froid, et vous cherchez d'autres couvertures en laissant là celle qui ne demandait pas mieux que de vous réchauffer. Trouvez-vous ? — Alors c'est l'ingratitude. Ne trouvez-vous pas? — Vous revenez, et il vous semble tout naturel que Cendrillon soit encore au coin du feu à vous attendre !

ALBERT

Et... mon successeur?

JEANNE

Tout beau ! cher ami ; soyez assez courtois pour ne pas m'insinuer que vous me prenez pour une station de tramway où tout le monde passe mais où personne ne s'arrête. Au reste, qu'importe ! votre successeur, c'est le baron Friedmann, un Allemand.

ALBERT (ironique)

Juif ?

JEANNE

Et millionnaire, — il est complet.

ALBERT

De l'esprit ?

JEANNE (nonchalamment)

Mais non, je vous dis qu'il est complet !

ALBERT

Et vous l'aimez?

JEANNE

Comme coffre-fort, oui ; comme juif,.... je le supporte.

ALBERT

Mais vous n'avez jamais été ce que vous vous faites !

JEANNE

Vénale et vendue? non, en effet. Je me repose d'avoir été presqu'honnête, vous savez que cela ne m'avait pas réussi.

ALBERT

Essayez encore.

JEANNE

Avec vous? Merci! J'ai peur du dégoût; un moment arrive où l'on se connaît trop; ce que l'on prenait pour un grain de beauté devient une tache, et les chevelures d'or finissent toujours par s'appeler des cheveux roux. J'admettrais que l'on me quittât par colère ou par dépit, non par lassitude. C'est mon amour-propre à moi. Alors, je prends l'avance.

ALBERT (résigné)

Je m'en vais.

JEANNE

Vous noyer?

ALBERT (souriant)

Qui sait?

JEANNE

Oh! c'est dommage, voilà le seul compliment qu'on ne m'ait jamais fait. Au revoir!

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIETTE, GASTON

GASTON (arrêtant Albert qui va pour sortir)

Halte! (à Jeanne) Madame, vous allez bien?

JEANNE

Très mal, monsieur, et vous?

GASTON (distrait — vite)

Moi de même, merci.

JEANNE (à part)

Ça y est! (Haut) Eh bien, que se passe-t-il dans votre monde, dans l'a-ris-to-cra-tie?

GASTON

Oh! ne m'en parlez pas, c'est à rougir de sa particule. Des blasons à dix gueules de singe sur champ de course à trois étoiles de café-concert. C'est tout le nobiliaire actuel. N'était l'odeur, je me ferais démocrate.

JEANNE

Dites donc, Gaston. Vous savez, M. le comte ici présent, est marié.

GASTON

Parbleu, j'étais de la cérémonie. J'ai beaucoup ri. (Bas à Albert.) J'ai à te parler.

ALBERT

Tu ris des choses les plus sacrées.

GASTON

Pardon, des plus sacrées choses! Toi, te marier, à trente ans, beau, solide, riche, libre? Mais savais-tu ce que c'est que le mariage?

ALBERT

De la morphine. Une piqûre — avec une seringue d'argent.

GASTON (découragé)

Oh! alors!

ALBERT (à Jeanne)

N'est-ce pas, madame?

JEANNE

Des fois. C'est quitte ou...

GASTON

Ou quitte, cela ne varie pas!

JEANNE

Tiens, auriez-vous de l'esprit?

GASTON

Merci, c'est trop facile. J'en fais parfois pour me distraire ; c'est mon loto à moi, — sans la famille.

JEANNE (à Albert)

Quel bon mari vous devez faire, mon pauvre comte. Franchement, je ne vous vois pas dans une église, en habit noir, les yeux baissés, à côté d'une petite jeune fille tremblante. J'ai pensé à vous ce jour-là.

ALBERT

A quelle heure?

JEANNE

Indiscret! A l'heure du crime.

GASTON

Je ne comprends plus, je m'en vais! (Bas à Albert.) En entrant ici, j'ai vu une voiture arrêtée en face; il y avait dedans une dame qui semblait surveiller cette maison. Quoiqu'elle fût voilée, je jurerais que c'est ta femme Pars vite.

ALBERT (troublé)

Merci. (à Jeanne) Au revoir, madame. (*Exit.*)

JEANNE (à Gaston)

Qu'a-t-il?

GASTON

Rien. Je lui annonçais une première à sensation

JEANNE

L'auteur?

GASTON

Molière, celui du *Dépit amoureux*.

JEANNE

Mauvais plaisant!

SCÈNE III

MARIETTE, LE MAJOR BARINE, JEANNE, GASTON

MARIETTE

Le major Barine demande si madame peut le recevoir.

JEANNE (haut)

Fais entrer. (A part) J'aime les ganaches. Cela repose.

LE MAJOR (obséquieusement — drôle)

Belle dame, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages (A Gaston) Monsieur...

GASTON (saluant)

Major...

JEANNE (au major)

Bonjour, guerrier.

LE MAJOR (à Jeanne)

Mars aux pieds de Vénus, — le sabre à côté de l'éventail.

GASTON (à part)

Et le major à côté de l'esprit.

JEANNE

Quoi de neuf, major?

LE MAJOR

Un petit incident fort bizarre, madame. Comme je me dirigeais vers votre hôtel, j'ai rencontré la jeune comtesse de Morteroche, la femme d'Albert. Vous la connaissez? Non? Charmante! Elle descendait d'un modeste fiacre et m'a semblé pâle comme un linge. Je me suis dit qu'il devait y avoir là-dessous quelque chose...

GASTON (à part)

Très fort, le vieux!

JEANNE (vivement)

Ah! et elle sortait de cette rue?

LE MAJOR

Précisément.

JEANNE

Vous êtes sûr?

LE MAJOR

Aussi sûr que d'avoir en ce moment devant moi la fleur des Beautés et la reine des Grâces.

GASTON (à part)

Il a oublié de remonter son vocabulaire ; ses compliments retardent.

JEANNE

Voyons, major, assez de fleurs! Rendez-moi plutôt un service. Allez vous-en... et tâchez de savoir pourquoi cette jeune innocente était si émue, en pleine rue, comme une fille; voulez-vous? (A Gaston) Et vous, mon ami, faites la même chose de votre côté; je suis très curieuse, vous savez cela; bonne récompense à qui reviendra premier. A tantôt. (*Exeunt.*)

SCÈNE IV

JEANNE, FRIEDMANN

JEANNE

Ah! c'est vous, monsieur?

FRIEDMANN (allures « comme chez lui »)

Il paraît.

JEANNE (à part)

Lauzun tout pur. Brummel passe à la bière.

FRIEDMANN (brusquement)

Encore ce M. Gaston de Cléry! M'est avis, madame, qu'il multiplie un peu ses visites.

JEANNE

Vraiment? Et vous craignez, baron, d'avoir l'air ridicule?

FRIEDMANN

Oui, madame, je crains d'avoir l'air ridicule, et de cuire les marrons que d'autres tirent du feu.

JEANNE

Je reconnais là votre tact habituel, mon maître; vous payez pour avoir le droit d'être jaloux, c'est juste Seulement, comme il ne me plaît pas de rien changer à mes habitudes en votre honneur, je vous saurai gré de faire taire vos farouches soupçons, et de me donner la paix.

FRIEDMANN

Madame!

JEANNE

C'est cela! fâchez-vous! cassez quelque chose. Cela vous va si bien!

FRIEDMANN

Je ne souffrirai pas plus longtemps...

JEANNE

Moi non plus, nous sommes d'accord.

FRIEDMANN (violemment)

Eh bien! finissons-en.

JEANNE

J'allais vous le proposer. Ce sera vite fait. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Ouvrez, baron, — je fermerai après.

FRIEDMANN (menaçant)

Songez-y bien, madame.

JEANNE (insouciante)

Oh! le songe n'a rien de bien désolant!

FRIEDMANN, (humblement)

Voyons, Jeanne, j'ai eu tort, je vous demande pardon, ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas?

JEANNE (montrant la glace)

Regardez-vous. C'est très sérieux.

FRIEDMANN (se regardant)

Mais... il me semble que je ne suis pas encore si...

JEANNE

C'est une opinion... respectable comme vous, mais tellement tirée par les cheveux, qu'il n'en reste plus, mon pauvre baron.

FRIEDMANN (suppliant)

Pardonnez-moi.

JEANNE

Cela devient une habitude. Au fait, comme vous voudrez! Avez-vous fait ce que je vous ai demandé?

FRIEDMANN

Voici. (Il lui remet un écrin).

JEANNE

Parfait. (A part) Décidément, ce qu'il y a encore de meilleur dans l'homme, ce sont les bijoux.

SCÈNE V

LE MAJOR, MARIETTE, FRIEDMANN, puis GASTON

MARIETTE

Madame, le major Barine.

JEANNE (vivement)

Qu'il entre.

FRIEDMANN (avec humeur)

Ah! ça! il a donc ses pantoufles ici, ce major?

LE MAJOR (entrant)

Ce n'est personne, c'est moi, idole de beauté. (A Friedmann) Monsieur le baron.

FRIEDMANN

Bonjour, major. (S'installant) Vous permettez que je lise mes journaux?

JEANNE (au major)

Eh bien?

LE MAJOR (bas)

Eh bien! j'avais raison, c'était la petite comtesse qui venait surveiller son mari. Elle l'a vu entrer ici, et... comme... comme elle n'ignore pas que vous avez... préparé son époux à... l'hymen, elle a cru qu'Albert venait vous demander de continuer la... préparation. En ce moment, elle est rentrée à son hôtel. J'ai habilement interrogé le valet de chambre. Albert n'est pas encore revenu, et le dénouement reste inconnu. La reine est-elle contente de son esclave?

JEANNE

Combien vous dois-je ?

LE MAJOR

Laissez-moi déposer timidement sur votre main blanche...

JEANNE (vivement)

Vous exagérez vos prix !

FRIEDMANN (se levant)

Dites-donc, major, vous savez la nouvelle? Un bon petit scandale qui se prépare.

LE MAJOR (finement)

Oui, oui, je sais.

FRIEDMANN

Revolver ou vitriol, on hésite. Demain *Gil Blas* racontera l'affaire. Une grande dame jalouse, parce que son mari est allé retrouver une ancienne. Le mari est au Club, mais quand il rentrera ff! ff! quand il rentrera !

JEANNE

Oui, ce sera intéressant. Voyons, devinons ce qu'elle fera, la petite. Le revolver, cela ne tue plus; on en fabrique de spéciaux pour suicide; le vitriol défigure ; les femmes ont horreur des.... mutilations. Le pardon? du bois d'allonge? les paris sont ouverts et les chances égales. Pour quoi pariez-vous?

GASTON (entrant)

Ne pariez pas. Albert est rentré chez lui. Sa femme s'était enfermée dans

ses appartements et la chose tournera simplement en une séparation de corps plus ou moins longue; plutôt moins; je n'ai jamais cru beaucoup aux séparations de corps.

JEANNE

Une façon comme une autre de s'aimer sans y mettre de l'amour-propre.

FRIEDMANN

C'est dommage; nous n'aurons pas de petit scandale. Toute une semaine sans petit scandale, cela devient mortellement ennuyeux. Si les femmes honnêtes commencent à croire que c'est arrivé, nous sommes perdus. Voilà une jeune femme, jolie, mondaine. Elle avait une occasion superbe. Pensez donc! Elle pouvait cravacher son mari en plein Bois.....

GASTON

Le faire tuer par le major Barine.

LE MAJOR (à Gaston)

Eh! dites donc!

FRIEDMANN

Elle pouvait le cribler de coups de navaja, en insinuant qu'elle a du sang espagnol dans les veines. C'est très bien porté, l'Andalousie!

GASTON (à part)

Adorable!

FRIEDMANN

Elle pouvait afficher un amant, deux amants, une foule d'amants.

GASTON (à part)

Suave!

FRIEDMANN

Décidément, elle doit être un peu sotte, la jeune comtesse...

GASTON (froidement)

Vous vous trompez, monsieur.

FRIEDMANN (surpris — à Gaston)

Ah! vous la connaissez?

GASTON

Un peu, oui ; elle n'est pas sotte, je vous assure, et comme elle a horreur du bruit, vous en êtes pour vos frais d'invention, et *Gil Blas* n'aura pas demain sa petite indiscrétion croustillante.

FRIEDMANN

C'est dommage. Major ! venez-vous faire une partie d'échecs avant le dîner ?

LE MAJOR

A vos ordres, baron. (Ils sortent.)

SCÈNE VI

JEANNE, GASTON

JEANNE

Maintenant, à nous deux. Vous savez que je suis discrète ; répondez-moi. Est-il vrai que Monsieur Gaston de Cléry a aimé la femme d'Albert de Morteroche lorsqu'elle était jeune fille ?

GASTON

Singulière question. Eh bien, oui, j'ai pensé à cette jeune fille ; le mariage ne me déplaisait pas trop et la dot avait quelque charme. Albert m'a enlevé les deux, je lui pardonne.

JEANNE

Le bruit court que vous n'auriez manqué que la dot, et que, au bout de sa courte lune de miel, vous auriez débarrassé Albert du fardeau de ses devoirs.

GASTON (se levant)

Qui a dit cela ? C'est une honte !

JEANNE

Le bruit court...

GASTON (vivement)

Oh ! oui, ces bruits là, cela court si vite qu'on n'a pas le temps de les rattraper. Je suis l'ami de Mme de Morteroche, nous avons été élevés ensemble, je suis son compagnon d'enfance.

JEANNE

Mais ces choses-là, cela se continue.

GASTON

Christine est la plus charmante et la plus honnête des femmes, digne de tous les respects et de toutes les admirations, et en ce moment, je suis navré de savoir que ses soupçons viennent de se confirmer, qu'elle a vu entrer chez vous cet homme qu'elle aimait tant et que soixante jours ont lassé d'elle! Tout son bonheur, ses espoirs, ses rêves de jeune mariée s'écroulent; c'est à crier de douleur. Cette enfant, dont je sais la sensibilité, la douceur, la grâce délicate, Albert ne l'a pas devinée encore, mais le jour où elle se montrera, où elle sortira d'elle-même, il n'aura pas assez de sa voix, de ses yeux, de ses deux mains, de ses deux genoux pour implorer son pardon!

JEANNE

Que voilà de feu, pour un simple ami d'enfance!

GASTON (crescendo)

Eh bien, oui, je l'aime, mais de piété et de dévouement, cette âme qui n'a rien fait pour s'embarrasser d'un corps. Je l'aime et je la défends, la pauvre petite qui va souffrir à cause d'une...

JEANNE

Dites *courtisane*, c'est plus Régence; *horizontale* me déplaît.

GASTON

Vous avez fait tout ce que vous avez pu pour ensorceler Albert; l'aimiez-vous? non, pas un instant, mais vous vouliez vous octroyer ce gentilhomme, par plaisir, par distraction, et lui croquer le bonheur comme un fruit rare, n'est-ce pas?

JEANNE

Nous y sommes! Eh bien, oui, là, c'est vrai. Je me venge. On m'a chassée du monde, *de leur monde*, comme ils disent, sous prétexte que mon mari ne descendait pas de Louis XV. Ils en descendent, eux, par une échelle plus ou moins généalogique. Je me venge, pour rire, pour me distraire, comme vous dites. (Avec emphase). Je suis la femme fatale, comme dans les romans de Montépin. Je grignote dans les blasons et j'y laisse des marques. Albert? il souffrira comme les autres. Je suis toujours belle, il souffrira; je

suis toujours jeune, il souffrira; il se brûlera le sang à force de désir; il me reverra, il me reviendra malheureux comme tout à l'heure, fatigué, suppliant. Alors je rirai tout doucement, comme ceci, tout doucement. Je n'ai même pas voulu de son argent. J'en avais, j'en ai. Le duc de Lagarde m'a donné cet hôtel, le comte de Chaune ces diamants, le vieux Stein a rempli d'or mon secrétaire; lui, ne m'a rien donné, je n'ai pas voulu. Mais il s'est mis à mes pieds, il a pleuré pour m'obtenir; je n'ai pas voulu encore. Je lui ai donné l'absinthe et j'ai retiré le repas, pour le voir mourir de faim. C'est très drôle, je suis contente, je m'amuse, voilà !

GASTON

C'est bien vieux tout cela, madame. Du Paul Féval, tout au plus. .

JEANNE

Vous voulez me prendre par l'amour-propre.

GASTON

De l'amour... propre. Vous!

JEANNE (geste droit)

Sortez!

———

ACTE II

Salon mondain

SCÈNE PREMIÈRE

CHRISTINE, GASTON

CHRISTINE

Je n'ai pas cédé, je n'ai pas pardonné, c'est fini ; depuis deux mois, nous nous voyons à peine, sans nous parler autrement que pour ne rien nous dire. Il me semble qu'il fait froid en moi-même et que je m'engourdis lentement. Oh ! je l'aurais tant aimé ! Il est venu à moi, qui ne savais rien, et m'a dit d'une voix tremblante : Voulez-vous être mienne ? Il parlait tout bas, tout bas, et c'était si délicieux ! A présent ma joie est morte. Mais que sont donc ces femmes qui nous les prennent ! et qu'ont-elles de plus que nous ? Cette Jeanne Bijou les traîne à sa suite, l'un après l'autre, et ils ne se révoltent pas, ils acceptent le partage ! (Un silence.) Croyez-vous qu'il l'aime encore ?

GASTON

Non, certes, et je crois même qu'il ne l'a jamais aimée.

CHRISTINE

Oh ! si !

GASTON

Aimée, j'entends comme il vous aime.

CHRISTINE

Il y a donc des façons différentes.....

GASTON

Mais oui, ma pauvre enfant ; ces femmes dont vous parliez ne nous prennent pas tout entiers, ne le croyez pas. Et c'est ce qui souvent fait leur

colère ; elles n'ont de nous que l'heure, que la minute, mais rien d'elles ne reste au fond de notre vie, et lorsque nous pensons à celles que nous nommions nos maîtresses, nous leur faisons une suprême injure dans notre mémoire : c'est de les y confondre. Pardon de vous parler de cela.....

CHRISTINE

Non, dites toujours, c'est bon de vous entendre.

GASTON

Lorsqu'on nous parle d'elles, nous hésitons sur la couleur de leurs cheveux ; nous les avons aperçues, ces femmes, mais nous ne les avons pas regardées. Vous, au contraire, nous faisons plus et mieux que vous regarder, que vous voir, nous vous sentons, notre âme se mêle à la vôtre, nous nous unissons si complètement, que nous ne sommes plus qu'un.....

CHRISTINE

Tandis qu'avec elles ....

GASTON (souriant)

Nous sommes si souvent trois !

CHRISTINE

C'est pour m'être agréable que vous me dites cela?

GASTON

C'est la vérité. Pourquoi tenez-vous rigueur à Albert, et si longtemps?

CHRISTINE

Parce que je ne puis plus même l'estimer, que des doutes constamment m'oppressent. J'ai peur de moi, j'ai peur de me diminuer en lui pardonnant.....

GASTON

De l'orgueil dans la jalousie. Ecoutez. Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ?

CHRISTINE

Oh ! oui.

GASTON

Eh bien, laissez-vous aller ! Le cœur se trompe quelquefois, mais être vaincu par lui, ce n'est pas une défaite dont il faille rougir.

CHRISTINE

Je ne sais.

GASTON

J'entends Albert; soyez bonne, c'est si facile.

SCÈNE II

GASTON, ALBERT, CHRISTINE

GASTON

Au revoir, madame, je vous laisse; à plus tard, toi!

ALBERT

A plus tard. (Silence.) Christine, c'est moi, ce n'est que moi qui veux vous voir, vous parler, savoir enfin si votre attitude n'est pas un jeu pour me punir, s'il est vrai que tout s'est brisé entre nous depuis la malencontreuse visite d'il y a deux mois.

CHRISTINE

Malencontreuse visite, en effet; vous n'avez pas l'exagération facile Cette malencontreuse visite n'avait rien de criminel en elle-même, je le sais, mais l'idée de la faire prouvait que vous aviez assez du... hors-d'œuvre du mariage, et j'en ai été blessée irrémédiablement, vous devez le comprendre; pourquoi venir me demander alors d'oublier ce que vous savez inoubliable?

ALBERT

Parce que vous m'avez aimé, parce que vous ne pouvez pas ainsi briser notre vie à tous les deux; il n'y a rien d'inoubliable; aimer c'est oublier tout ce qui n'est pas l'amour, et nous pouvons aimer encore, Christine; hors de là, tout est folie; on ne détruit pas l'avenir parce qu'il y a une tache dans le passé; on ne s'arrête pas sur la route parce qu'on a buté du pied contre un caillou, voyons, écoutez-moi, je me mets à vos pieds, vous êtes celle que j'aime... Mais vous ne sentez donc plus rien, vous?

CHRISTINE

Je sens le vide et la solitude; je vous aurais pardonné peut-être encore si vous n'étiez pas retourné chez cette femme...

ALBERT

Par dépit, par désespoir, oui, j'y suis retourné; chassé par vous, j'ai voulu consommer ma première faute, mais je ne l'aimais pas, je ne l'aime pas, vous dis-je, et je suis revenu dégoûté d'elle, parce que je sentais qu'ici seulement il y avait le calme, la pureté, le repos...

CHRISTINE

J'étais l'hôtellerie où l'on se délasse après une longue marche, n'est-ce pas? Vous songez à moi lorsque vous êtes fatigué, et vous m'appelez comme vous appelez votre valet, — pour qu'il vous donne vos pantoufles? Rompons-là, monsieur; cet entretien n'aboutirait qu'à rouvrir d'anciennes blessures; laissez-les tenter de se fermer, ne leur faites pas de mal. Sur toutes choses passées je tente d'endormir ma vie, et si je souffre, c'est d'une douleur lente à laquelle vous n'avez pas le droit de toucher, elle est bien à moi.

(Elle se lève fièvreusement.)

ALBERT

Vous êtes impitoyable, et doucement, avec votre rancune, vous me poussez à des folies et à des désespoirs.

CHRISTINE

Vous pensez trop à vous, monsieur.

ALBERT

Est-ce ma faute?

CHRISTINE

Vos folies et vos désespoirs ne pourront effacer ce que vous avez fait.

ALBERT (impatienté)

Ce que j'ai fait s'éloigne dans le passé; je vous demande l'oubli; si vous n'avez rien gardé pour moi, madame, c'est qu'un autre...

CHRISTINE (très calme)

Prenez garde; vous allez être brutal.

ALBERT (violent)

...Et cet autre, c'est Gaston de Cléry; tout le monde le dit, tout le monde le sait, et votre rancune, la voilà; votre obstination, la voilà! Vous ne m'aimez plus, mais c'est parce que vous avez porté votre amour autre part! Mais répondez donc, je vous en supplie; défendez-vous!

CHRISTINE

Il ne me plaît pas de vous répondre et je ne me donnerai pas la peine de me défendre. (Elle sort.)

SCÈNE III

ALBERT (seul. — Il la regarde partir lentement, puis tombe dans un canapé en sanglotant)

Je l'aime! je l'aime! mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE IV

LE MÊME, GASTON

GASTON (grave, s'approchant d'Albert)

Bonjour, ami.

ALBERT (sèchement)

Bonjour.

GASTON

Tu ne me donnes pas la main?

ALBERT

Non.

GASTON

Pourquoi?

ALBERT (brusquement)

Entends-tu ce que dit le monde?

GASTON

Je l'entends beaucoup, beaucoup trop même, mais je l'écoute peu.

ALBERT

Tu as tort. Lorsque le monde éclabousse une femme d'un nom d'homme, il est du devoir de cet homme de défendre celle qu'on accuse.

GASTON

Ceux qu'on accuse à tort n'ont pas à se défendre — et le monde peut parler.

ALBERT (violemment)

Eh bien, je ne veux pas moi qu'il parle, tu m'entends ; je ne veux pas qu'il dise : M. Gaston de Cléry est l'amant de la comtesse de Morteroche.

GASTON (froidement)

Ah ! il dit cela ?

ALBERT

Eh bien, que dis-tu, toi ?

GASTON

Je dis qu'il faut le laisser dire.

ALBERT

Même s'il dît vrai ?

GASTON

Même s'il dit vrai. As-tu parlé de cela à ta femme ?

ALBERT

Oui, elle m'a répondu comme dans les comédies : je ne veux pas me défendre.

GASTON

C'est très bien dit, je n'ai qu'à l'imiter, et toi — tu feras ce que tu voudras.

ALBERT

Ce que je veux, c'est savoir ; c'est m'enfoncer dans la tête ou l'en rejeter tout de suite ce soupçon que le monde me souffle à voix basse, à toute heure. Ma femme, Christine, je l'aime, entends-tu ? je veux l'avoir à moi, à moi seul, je l'ai payée de mes angoisses, de mes doutes, de cette attente de deux mois dont j'ai le cœur broyé. Réponds-moi, réponds-moi.

GASTON

Je n'ai rien à dire.

ALBERT (brutalement)

Réponds-moi.

GASTON

Je n'ai rien à dire.

SCÈNE V

LES MÊMES, CHRISTINE

CHRISTINE (entrant)

Et vous avez raison, merci. (A Albert) Ce que vous faites en ce moment, monsieur, est de la folie. M. de Cléry est mon amant, vous ne vous êtes pas trompé.

ALBERT (hagard)

Vous avez dit qu'il est votre amant?

CHRISTINE

Mais oui, pourquoi pas? N'avez-vous pas une maîtresse, vous? (Albert court la main levée vers Gaston. Christine l'arrête au moment où il va frapper.)

CHRISTINE (fiévreusement)

Non; il ne peut y avoir de sang, monsieur, entre vous et Gaston; ne frappez pas; oui, je sais, vous voyez rouge, vous ne vous connaissez plus. Attendez, attendez, je vous en supplie... demain... Allez, Gaston!

GASTON

Je me retire, madame, et j'attends les ordres de M. de Morteroche. (Albert fait un signe d'acquiescement las.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins GASTON

ALBERT

Madame, à vous entendre, je comprends que l'on meure de rire. Votre sang-froid m'a rendu le mien; je vous écoute; développez cette théorie en attendant que je brûle la cervelle à votre amant.

CHRISTINE

Ce sera facile à faire; il ne se défendra pas.

ALBERT

Nous verrons

CHRISTINE

Vous verrez. Il ne se défendra pas ; s'il vous tuait, on dirait que je suis complice.

ALBERT (ironique)

Vous êtes adorable !

CHRISTINE

J'ai un amant ; je l'ai pris le jour où vous avez été chez Jeanne Bijou, votre maîtresse ; je suis veuve de vous, donc, libre de me faire aimer par qui je veux.

ALBERT

Libre de me faire la risée de tous, de me mettre dans le coin comme un enfant qui n'est pas sage.

CHRISTINE

Libre de demander à un autre ce que vous n'avez pas voulu me donner ; libre de disposer de mon cœur, que vous avez rejeté après l'avoir brisé.

ALBERT

Les morceaux en sont bons, paraît-il ?

CHRISTINE

Vous ne savez pas, vous autres, comment nous arrivons dans le mariage. Pendant toute une jeunesse, nous nous sommes gardées pour un être inconnu que nos rêves faisaient beau, tendre, caressant. Nous le voulions noble, fort, assez puissant pour nous dominer en nous aimant bien, assez doux pour que sa domination fut imperceptible. Nous songions que, la main dans la main, nous traverserions la vie avec lui, comme un sentier plein de parfums où les pas sont lents, où les baisers sont adorables. Et lorsqu'il est venu à nous, l'inconnu, que nous avons entendu sa voix nous dire : « C'est moi », nous avons cru défaillir tant nous avions de bonheur !

ALBERT (ironique)

Et nous ?

CHRISTINE

Et vous, que nous choisissons pour maître et que nous nous promettons d'aimer, d'envelopper de tendresse, vous arrivez avec des mots qui mentent

et des regards qui trompent. Nous sommes si faciles à tromper ; nous ne demandons qu'à vous croire, en somme, et quand vous venez, les yeux encore cernés par la dernière nuit blanche, nous pensons que c'est d'avoir pleuré pour nous. Vous nous apportez les reliefs de votre cœur et nous n'avons de vos sourires que ce qu'ont bien voulu nous laisser vos maîtresses.

ALBERT

Il est plaisant que ce soit moi qui essuie en ce moment vos reproches et vous devez me trouver risible de les accepter. Finissons-en.

CHRISTINE

Alors, vous allez provoquer monsieur de Cléry ?

ALBERT (ironiquement)

Assurément.

CHRISTINE

Et si monsieur de Cléry vous tue ?

ALBERT

J'aurai eu toutes les chances.

CHRISTINE

Et après ?

ALBERT

Après, j'imagine que les choses du monde me gêneront peu. Vous serez libre.

CHRISTINE

Et si vous tuez Gaston ?

ALBERT

C'est que le hasard n'est pas trop injuste, et je serai vengé.

CHRISTINE

De qui ?

ALBERT

De lui.

CHRISTINE

Et moi qui vous ai offensée ?

ALBERT

Vous n'aurez plus votre amant, cela me suffit; au moins ne serai-je ni rabaissé, ni ridiculisé.

CHRISTINE

Ah! le ridicule! Vous ne voyez que cela, vous autres. La peur d'être ridicule vous ferait commettre toutes les iniquités et toutes les folies. Ridicule! Ah! cela tue, dit-on? cela fait qu'on se tue, voilà tout. Ridicule! mais c'est nous qui le sommes, à toute heure, de tenter de nous faire comprendre, de nous mettre à vos pieds, d'immoler notre pureté, nos rêves, nos tendresses, à vous qui ne savez pas comment l'on aime!

ALBERT

Ce n'est pas vous qui nous l'enseignerez, je pense; j'ai commis une faute; je l'ai regrettée et la regrette encore; je suis venu vers vous, mains jointes, implorant l'oubli... Que m'avez-vous répondu? — Que vous ne vouliez pas vous défendre et que vous aviez un amant.

CHRISTINE (doucement, comme en rêve, regard fixe)

Oui, c'est vrai, je vous ai répondu cela, oui, c'est... vrai.

ALBERT (fébrilement)

C'est vrai, vous le dites encore; mais en réalité, madame, vous devez vous étonner que je reste ainsi, calme devant vous (crescendo), sans rien dire, sans crier de colère...

CHRISTINE

Non... non... je ne m'étonne pas... car, écoutez! Lorsque je vous ai dit que monsieur de Cléry est mon amant, vous ne m'avez pas crue... (Elle va vers la porte, puis, violemment :) Et vous ne pouviez me croire!

ACTE III

Foyer de l'Opéra.

Habits noirs et dominos circulent constamment.

SCÈNE I

JEANNE BIJOU, LE MAJOR, FRIEDMANN

JEANNE

Eh bien! major, j'apprends qu'il s'est passé des événements tragiques depuis quelques heures. On parle soufflets, duel, adultère, mort!

LE MAJOR

Pas tant que cela. Un valet de chambre de la comtesse de Morteroche assure qu'Albert a fait une scène bruyante à Gaston de Cléry. Jusqu'ici, il n'y a pas de soufflets en cause. De l'office au Boulevard, il n'y a pas loin, et le bruit court avec une rapidité vertigineuse. Au reste, les deux adversaires ne peuvent manquer de venir au bal de l'Opéra, et nous saurons bientôt...

FRIEDMANN

Je crains bien que nous ne sachions rien du tout.

JEANNE

Que si!

FRIEDMANN

Rien du tout.

JEANNE

Dussé-je me réconcilier avec M. de Cléry pour connaître l'histoire.

FRIEDMANN

Comment, vous êtes brouillés?

JEANNE

Un peu; je crois l'avoir mis à la porte il y a deux mois, dans un moment de... vivacité.

FRIEDMANN

Il vous avait donc blessée! Je ne permettrai pas...

JEANNE

Laissez donc, c'est insupportable d'avoir sans cesse des défenseurs d'office.

LE BARON

D'office est bien dur, Jeanne!

JEANNE

Eh oui! laissez-nous donc nous défendre nous-mêmes; les hommes gâtent vraiment nos vengeances. L'un tue l'autre pour nous servir, et c'est presque toujours... l'autre que nous regrettons. N'ouvrez pas de grands yeux, baron, et surtout laissez-moi faire. Major, tâchez donc de me trouver Gaston de Cléry.

LE MAJOR

J'y vais, madame (*Exit.*)

FRIEDMANN (à Jeanne)

C'est un défi, vraiment!...

JEANNE

Là, là, encore de grands mots! Mais au bal de l'Opéra il n'y a que les petits qui comptent, mon ami. On ne se fâche pas ici; je désire parler à Gaston, ce n'est pas un péché; cela vous déplaît-il?

FRIEDMANN

Cela m'inquiète. Depuis que vous croyez que la comtesse Christine a Cléry pour amant, il me semble que vous voulez le lui prendre.

JEANNE

Tiens, tiens, tiens, en quelques heures vous avez vu cela; mais, savez-vous bien que vous êtes très fort!

FRIEDMANN

Pendant le dîner vous parliez avec un tel dédain et une telle colère de la jeune comtesse...

JEANNE (à part)

Oh! oui! (Haut) N'ayez pas peur, cher ami, il n'y a aucun danger... pour aujourd'hui

FRIEDMANN

Mais pour demain?

JEANNE

Oh! demain! ce mot là, dit à une femme, est presque inconvenant d'indiscrétion.

FRIEDMANN (impatienté)

Vous me ferez perdre la tête.

JEANNE

Ne vous gênez pas. Voici Gaston.

FRIEDMANN

Je vous laisse.

JEANNE

C'est très beau de votre part. Je note, à l'actif.

SCÈNE II

JEANNE, GASTON.

GASTON

Le major Barine m'a dit que vous désiriez me voir, madame.

JEANNE

Oui, pour faire la paix. Voulez-vous? il y a deux mois j'ai été vive...

GASTON (souriant

Très vive.

JEANNE

Mais être mis à la porte par une femme, ce n'est pas un affront, n'est-ce pas?

GASTON

C'est quelquefois un honneur.

JEANNE

Encore mauvais ! Décidément vous ne m'estimez pas du tout.

GASTON

Je n'ai pas dit cela.

JEANNE

Vous le prouvez ; chacune de vos paroles est une ironie, chacun de vos gestes un dédain. Si vous vouliez cependant, nous serions bons amis. Vous n'êtes pas bête comme les autres, vous !

GASTON (méfiant)

Merci beaucoup, mais être moins bête que les autres, ce n'est pas encore extraordinairement flatteur !

JEANNE

Prétentieux !

GASTON

Donc, nous faisons la paix, comme cela, tout simplement ?

JEANNE

Mais oui, vous souperez avec moi.

GASTON

Et le baron Crésus ?

JEANNE

Non, nous deux, avec Albert de Morteroche, si vous voulez !

GASTON

Avec monsieur de Morteroche, c'est difficile.

JEANNE (naïvement)

Pourquoi ?

GASTON (embarrassé)

Mon Dieu, je ne sais ; l'histoire est un peu longue...

JEANNE

Ah ! il y a une histoire, dites-la moi ! oh ! dites-la moi !

GASTON

C'est la suite de ce que vous me disiez, il y a deux mois, vous savez... le bruit qui court...

JEANNE

Eh bien ?

GASTON

Eh bien ! à force de courir, il a pris le mors-aux-dents, et Albert l'a reçu dans les jambes.

JEANNE

Et vous sur la joue !

GASTON, (stupéfait)

Quoi ! vous saviez !

JEANNE

Non, j'ai deviné, mais je voulais apprendre de vous le détail. Vous vous taisez ?

GASTON

Puisque vous connaissez l'histoire ; sauf le soufflet, elle est vraie.

JEANNE

Alors, vous l'aimez beaucoup, la petite comtesse ?

GASTON

Beaucoup.

JEANNE

Et vous allez l'enlever?

GASTON

Que non ! d'abord on n'enlève pas les femmes ; ce sont presque toujours elles qui commandent la voiture !

JEANNE

Le souper tient-il ?

GASTON

Sans le comte.

JEANNE

En tête à tête, à nous deux.

GASTON

Et des écrevisses ?

JEANNE

Sans le moindre Coquelin. Est-ce dit ?

GASTON

Oh ! dit !

JEANNE

Et fait ?

GASTON (silence. Regarde un domino qui s'approche. Jeu de scène)

C'est dit et fait. A tout à l'heure (*Exit* Jeanne).

SCÈNE III

CHRISTINE (masquée), GASTON

GASTON

Vous ici ?

CHRISTINE (se démasquant)

Oui, qu'allez-vous faire ? Avez-vous vu mon mari ?

GASTON

Pas encore. Ce que je vais faire, c'est à vous de me l'ordonner, Christine.

CHRISTINE

Quelle était cette femme à qui vous parliez ?

GASTON

Ce n'était pas une femme, ce n'était qu'un domino.

CHRISTINE

Qui se nomme ?

GASTON

Père et mère inconnus. Mais il ne s'agit pas d'elle. Dites moi vite, qu'allons-nous faire ? Vous avez frappé un coup terrible. J'ai suivi le courant où vous m'entraîniez, je me livre à vous ! Cette scène qui me fait rougir, on sait qu'elle a eu lieu.

CHRISTINE

Mon Dieu!

GASTON

Un valet a vu, a entendu, a parlé: à l'heure qu'il est, sans en être sûr, on ne conte que cela dans le bal; aujourd'hui l'on bavarde; demain l'on s'étonnera s'il n'y a pas de dénouement. Tous les drames ont cela — même les comédies.

CHRISTINE (effrayée)

Comment! un dénouement?

GASTON

Pauvre naïve! Vous oubliez les barbaries de notre monde!

CHRISTINE

Vous allez provoquer Albert?

GASTON

Lui me provoquera.

CHRISTINE

Mais vous ne pouvez pas vous battre; c'est de la folie; Gaston, je vous en supplie, aidez-moi, trouvons un moyen, une idée; je ne veux pas que vous vous battiez, je ne veux pas, je ne veux pas!

GASTON (vivement)

Masquez-vous vite, on vient. (Christine se dérobe.)

SCÈNE IV

LE MAJOR, FRIEDMANN, GASTON

FRIEDMANN (à Gaston)

Encore en bonne fortune. Quel est ce joli masque?

GASTON

Connais pas.

LE MAJOR

Cachotier!

GASTON

Décachotier !

FRIEDMANN

Ça se prononce indiscret. Je saurai bien trouver moi-même. (Il va pour suivre Christine.)

GASTON (le retenant par la manche)

Non, baron, inutile.

FRIEDMANN (se dégageant)

Comment inutile ! Mais laissez-moi donc !

GASTON

Que non, je vais vous dire qui c'est.

FRIEDMANN

Bon, je l'ai perdue de vue !

GASTON (à part)

J'y compte bien.

LE MAJOR

Eh bien, c'est ?

FRIEDMANN

C'est ?

GASTON (emphatiquement)

« N'avez-vous pas remarqué que ce doit être une grande dame ? »

LE MAJOR

Comme dans *la Tour de Nesle*.

GASTON (au major)

« Avez-vous vu dans vos amours de garnison beaucoup de mains aussi blanches, beaucoup de sourires aussi froids ? »

FRIEDMANN

Farceur ! elle avait un masque et des gants !

GASTON

C'est vrai. « Avez-vous vu ces riches habits, avez-vous entendu cette voix si douce, c'est une grande dame, une très grande dame, je vous le répète. »

FRIEDMANN

Tout le rôle de Buridan, alors? Je crois que vous vous moquez agréablement de nous, monsieur le séducteur!

GASTON (à part)

Tiens, il a vu cela! (Haut.) Agréablement, certes.

FRIEDMANN

Voyons, qui est-ce?

GASTON (grosse voix)

C'est Marguerite de Bourgogne! (Il s'enfuit en riant aux éclats)

SCÈNE V

FRIEDMANN, LE MAJOR

FRIEDMANN

Qu'il aille au diable! Il n'y a même pas moyen de se fâcher Il vous dit tout cela si drôlement.

LE MAJOR

Nous sommes roulés.

FRIEDMANN

Je suis de votre avis, mais il me le paiera cher, le Gaston!

LE MAJOR

Et l'affaire de ce matin?

FRIEDMANN

J'espérais obtenir un mot de ce gaillard, mais il nous a à peine laissé le temps de respirer; l'affaire est... enfin elle est mystérieuse. Si Jeanne était ici, elle nous expliquerait.

JEANNE (entrant)

Me voici, messieurs, comme sortie d'une boîte à surprise.

LE MAJOR

A surprise agréable, belle dame.

JEANNE

Et l'on parlait de moi ?

LE MAJOR

De qui parlerait-on, sinon.....

JEANNE

Oui, je connais la suite. Et vous disiez ?

FRIEDMANN

Nous disions que vous alliez prendre place dans ce canapé, que vous alliez faire votre plus joli sourire, et nous conter les incidents qui ne peuvent manquer d'être tombés dans votre oreille mignonne.

JEANNE

Ah ! des indiscrétions ; un petit récit bien corsé avec les noms en blanc.

FRIEDMANN

Oh ! en blanc ! ce n'est pas nécessaire.

JEANNE

Avez-vous vu Gaston de Cléry ?

LE MAJOR

Il sort d'ici.

JEANNE

Il ne vous a rien raconté ?

FRIEDMANN

Si : *la Tour de Nesles*.

JEANNE

Ah ! pour vous distraire ?

FRIEDMANN

Non, pour ne rien dire.

JEANNE

Il est discret ; c'est une leçon ; j'en profite.

FRIEDMANN

Ah ! c'est trop fort ! (suppliant) Mais c'est le secret de Polichinelle.

JEANNE (ironiquement)

Et vous ne le savez pas!

FRIEDMANN

Par hasard, mais demain les journaux en seront pleins!

JEANNE (riant)

Eh bien, lisez-les!

LE MAJOR

Nous nous jetons à vos pieds.

JEANNE

Restez à mes pieds, cher major, mais comme je n'ai pas envie de les laisser là, demandez au baron de vous prêter les siens! (Elle fuit en riant).

FRIEDMANN (riant)

Et de deux; décidément nous n'avons pas de chance ce soir.

SCÈNE VI

JEANNE, GASTON

(Jeanne a été arrêtée au fond du théâtre par Gaston qui la ramène, après s'être un instant caché).

GASTON

Laissons-les partir, je voudrais vous parler. (A part) Attends-toi, c'est mon tour!

(Le major et Friedmann se retirent. — Jeu de scène).

JEANNE

Je vous écoute, vous ne craignez pas le monde?

GASTON

Non; puis, vous pourrez toujours vous masquer. J'ai beaucoup pensé à notre conversation de tout à l'heure. Je ne sais pas ce que vous voulez de moi, mais il y a au fond de votre esprit quelque chose que vous ne dites pas, qui me trouble et que je ne puis saisir.

JEANNE

Ah !

GASTON (s'approchant)

Oui, vous me parliez plus doucement et il me semblait...

JEANNE

Il vous semblait ?

GASTON

Que sous votre froideur il y avait un peu de bienveillance; vous ne me traitez pas comme les autres...

JEANNE

Je vous ai dit pourquoi.

GASTON

Vous m'avez dit aussi : soyons camarades. C'est si difficile d'être camarade, avec vous !

JEANNE

Tiens, mais c'est une déclaration. Gare à l'homme d'esprit ! (A ce moment entre Albert qui reste caché derrière un bouquet de palmiers.)

ALBERT (à part, effaré)

Jeanne Bijou !

GASTON (à Jeanne)

Il n'y a pas d'homme d'esprit, il y a un homme qui vous aimait au point de vous détester, qui se mentait à lui-même et qui se rend aujourd'hui, vaincu !

JEANNE

Que dirait la comtesse de Morteroche si elle vous entendait ?

GASTON

Ne parlons pas de la comtesse, je ne l'ai jamais aimée, parlons de nous-mêmes; laissez-moi vous aimer, Jeanne, pensez que vous n'avez aimé personne jusqu'ici; oubliez que le passé existe...

JEANNE

Mais vous parlez comme un collégien !

GASTON

Eh bien, oui, si vous voulez! je parle comme je sens, comme je puis, écoutez-moi.

JEANNE

Je veux bien vous écouter, mon ami, mais notre souper... de garçons?

GASTON (se penchant vers elle)

De garçons? pas trop n'est-ce pas ? (Ils sortent)

SCÈNE VII

ALBERT (sortant de sa cachette)

J'étais fou, j'étais fou de la soupçonner. Et lui qui acceptait la dangereuse complicité de Christine et qui ne disait rien, pour lui obéir. Tout cela n'était qu'une épreuve pour me punir; mais elle reviendra, elle pardonnera, je le sens, j'en suis sûr.

SCÈNE VIII

LE MÊME, LE MAJOR (dans le fond, Christine masquée au bras de Friedmann).

LE MAJOR (à Albert)

Ce don Juan de Friedmann a des chances étonnantes, mon cher. Il vient de lever une petite femme exquise; non, mais regardez-moi cela. Si Jeanne Bijou les rencontrait!

ALBERT (très gai)

Jeanne Bijou s'en moque un peu, major! elle est... en lecture.

SCÈNE IX

CHRISTINE, FRIEDMANN, ALBERT (Christine, au bras de Friedmann, s'approche; aussitôt qu'elle a parlé, Albert la reconnaît).

CHRISTINE (continuant une conversation)

Eh bien, baron, puisque vous le voulez, je vais vous la dire cette chose extraordinaire : figurez-vous que j'ai vu ce soir, au bal de l'Opéra, une grande dame qui avait perdu son mari depuis deux mois, et cette perte l'ennuyait beaucoup.

FRIEDMANN

Cela m'étonne.

CHRISTINE

Moi aussi. (A la cantonnade) Et vous, messieurs?

ALBERT (gaîment)

Certes, d'autant plus que j'ai précisément rencontré, moi, le mari de la dame en question qui faisait la même recherche et la même trouvaille.

FRIEDMANN

Ce qui fait qu'ils sont contents tous deux?

CHRISTINE

Non.

FRIEDMANN

Je ne comprends pas!

CHRISTINE

Voilà : la jeune femme ne veut pas faire le premier pas; oh! elle a un orgueil invraisemblable.

ALBERT

Eh bien, cela s'arrange à merveille. Le mari, qui est la docilité même, est disposé à faire un, deux, trois, mille pas; il m'a soumis son programme; il s'approchera ainsi, (jeu de scène) prendra la main de sa femme ainsi, et lui

dira d'une voix qu'il tâchera de rendre très douce : « Veux-tu me pardonner, je t'aime ». Elle lui tendra la main qu'il baisera, puis...

CHRISTINE

Puis elle prendra son bras (regardant Friedmann et se démasquant) et le baron finira peut-être par comprendre !



Bruxelles. — Imp. Félix Callewaert père, Vᵉ Monnom successeur.